

La Beauté chez Saint Augustin

Conférence pour le groupe œcuménique de la Passerelle - Lille, 5 Mars 2013

Le thème de la beauté suscite manifestement beaucoup d'intérêt et pas seulement dans l'art. Il touche notre sensibilité, parvient à suggérer ce que les mots peinent à dire, suscite notre enthousiasme. De tout temps les hommes ont été sensibles à la beauté. Augustin avait à l'évidence une sensibilité vive, un appétit pour le bonheur – plaisir et jouissance- avant sa conversion, bonheur de rencontrer Dieu et de vivre de lui ensuite. Inscrit dans la tradition néoplatonicienne, Augustin considère trois étapes d'élévation dans la quête de la beauté : beauté sensible, corporelle, beauté de l'âme, beauté absolue de Dieu. Néanmoins, il va habiter cette perspective dans la foi au Christ, Parole Vivante de Dieu, venue habiter parmi les hommes, pour les conduire à Dieu. C'est dans le Christ que nous pouvons contempler la beauté de Dieu, nous émerveiller devant la beauté de la Sainte Trinité qui nous associe à sa plénitude de vie. Dieu est « la beauté de toutes les beautés » (Confessions, III, 6,10), la source de toute beauté.

Ainsi la beauté en ce monde est reflet de la beauté éternelle de Dieu. En ce sens, Augustin illustre bien la manière antique, traditionnelle de concevoir la beauté – une beauté qui donne à voir l'harmonie divine, les nombres et l'ordre voulus par le Créateur. Il développera ces notions dans le *De Musica*. Les plaisirs sensibles doivent être rapportés à la raison, à la mesure, aux proportions. La beauté est clairement un transcendantal aux côtés du bon et du vrai. L'époque moderne depuis le XVIIIème siècle va au contraire mettre la sensibilité subjective au cœur de la question de l'esthétique. Celle-ci ne correspond plus à des canons préétablis ; elle ne reflète plus un ordre immuable dont l'existence est mise en cause. Augustin conjugue une vision antique de la beauté qu'il christianise et une vision moderne puisqu'il donne toute sa place à la sensibilité personnelle, au désir de l'homme dont la quête ne trouvera satisfaction qu'en Dieu. C'est ainsi que dans un passage célèbre des Confessions, il résume son parcours personnel : « Bien tard, je t'ai aimée, ô beauté si ancienne et si nouvelle. Bien tard, je t'ai aimée. Et voilà que tu étais au-dedans et j'étais au dehors. C'est là que je te cherchais, et sur la grâce de

ces choses que tu as faites, pauvre disgrâcié, je me ruais ! Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi ; elles me retenaient loin de toi, ces choses qui pourtant, si elles n'existaient pas en toi, n'existeraient pas ! Tu as appelé, tu as crié et tu as brisé ma surdité ; tu as brillé, tu as resplendi et tu as dissipé ma cécité ; tu as embaumé, j'ai respiré et haletant, j'aspire à toi ; j'ai goûté, et j'ai faim et j'ai soif ; tu m'as touché et je me suis enflammé pour ta paix. » (Confessions X,27,38.)

Vous l'avez compris, la beauté chez Augustin, c'est Dieu. La recherche de la beauté, une question de mystique. Cela ne veut pas dire qu'il est insensible à la beauté des êtres humains ou de la nature, mais celle-ci dit la beauté de Celui qui les a créés. Il le clame avec d'autant plus de force qu'il a fait l'expérience de l'impasse d'une conception de la beauté qui s'arrêterait aux choses créées. Il s'est longtemps laissé séduire par elles avant de découvrir combien ces beautés étaient trompeuses : Elles sont éphémères, imparfaites. Ephémères car soumises à la dégradation du temps, de l'âge. Imparfaites car elles ne sont qu'un pâle reflet de la beauté éternelle et absolue de Dieu. Ce qui, en elles, nous attire, c'est l'éclat et la gloire qui les habitent et qu'elles tiennent de Dieu. Augustin est sensible à cet éclat et cette gloire. Dans le beau *pulchrum*, il voit l'harmonie interne d'une créature qui a sa beauté en soi ; il observe l'accord, mais aussi la couleur, le teint, la forme. Il le confesse : « j'aimais les beautés d'en bas ! ». Il contemple la beauté des visages : « Chaque individu humain, chaque âge, de l'enfance à la vieillesse a sa beauté. » (Confessions IV, 13,20). Mais seul Dieu peut désormais combler sa quête : « Ce n'est pas la beauté d'un corps, ni le charme d'un temps, ni l'éclat de la lumière, amical à mes yeux d'ici-bas, ni les membres accueillants aux étreintes de la chair, ce n'est pas cela que j'aime quand j'aime mon Dieu. » (Confessions X,6,9). Les beautés d'en bas, sont relatives et ne doivent pas retenir l'âme, appelée à s'élever vers Dieu ; néanmoins, elles ne sont pas méprisables. Les mépriser serait mépriser le Créateur.

Créé à l'image et la ressemblance de Dieu, l'homme reflète la beauté du Créateur, mais cette beauté est défigurée par le péché, par la dissemblance qui sépare les hommes de Dieu. Le Christ vient rendre à l'homme sa beauté première. « Il est le plus beau des enfants des hommes » que chante le psaume 44,3. Ainsi la vie spirituelle du chrétien est une quête de la beauté éternelle de

Dieu : « Vivez en amants de la beauté spirituelle » écrit-il pour conclure sa règle et cette philocalie se reçoit dans la prière et la communion au Christ ressuscité mais aussi au travers de la pratique de la charité fraternelle, de la quête d'unité, de l'attention à chacun et en particulier aux plus fragiles, sur lesquelles la règle insiste beaucoup. Augustin cherche la beauté dans la justice et l'harmonie de relations humaines empreintes de charité, dans l'Eglise dont il sert inlassablement l'unité et la disponibilité à la grâce de Dieu. Il souligne le lien entre la foi et la charité. C'est dans la mesure où l'homme accueille la charité dont Dieu l'aime qu'il peut répondre en aimant à son tour et il interroge : « quel est cet amour qui rend belle l'âme aimante ? » « Nous devenons beaux en aimant Celui qui est éternellement beau. » La quête de la beauté pour Augustin passe par le dépassement de la beauté sensible, corporelle et la découverte de Dieu « plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes ». Enlaidie par le péché, l'âme devient belle en aimant Dieu, en cherchant à lui ressembler. La beauté intérieure progresse à mesure que croît en nous l'amour de Dieu qui restaure en nous l'image des fils de Dieu. « Nous le l'aimions pas encore ; maintenant nous l'aimons et en l'aimant, nous devenons beaux. Quant à Dieu, il est toujours beau. La beauté de l'homme intérieur remonte à la beauté de Dieu qui est la cause créatrice de la beauté de la nature. Il nous a aimés pour nous changer et, de défigurés, nous rendre beaux. Plus croît en toi l'amour, plus la croît la beauté, car la charité est la beauté de l'âme. » (Jo. Ep. IX, 9) « La beauté de la charité est très belle est très discrète. » (Trin II, 1,1)

Ainsi, c'est par la beauté du monde que l'âme est conduite à Dieu, source de toute beauté. « Si elles, les belles choses sont belles, combien plus l'est-il lui-même » (in Ps 84,9). La beauté incomparable de Dieu suscite l'émerveillement inexprimable de l'âme. Si dans la philosophie platonicienne l'âme humaine s'élève vers Dieu par la contemplation, dans la foi chrétienne, c'est Dieu lui-même qui révèle sa beauté et il le fait dans le visage défiguré de son Fils, le serviteur crucifié qui a pris sur lui notre péché et rend à l'homme sa beauté, en le sauvant par son amour reçu du Père. « Pour rendre belle son épouse, le Christ l'a aimée dans toute sa laideur » (in Ps103,1,5) Il s'est fait ce que nous sommes pour que nous devenions ce qu'il est, « resplendissant, d'une beauté parfaite, sans défaut et sans ride. » (Eph5,27). C'est « l'admirable échange », tant chanté par Augustin.

Il faut avoir un regard pur pour discerner la beauté spirituelle du Christ, contempler la beauté de Celui qui « n'avait plus visage d'homme. » « Il était sans beauté ni éclat, mais c'était pour te donner à toi beauté et éclat. Quelle beauté ? Quel éclat ? Réponse : la dilection de la charité ! » (Jo. Ep. IX, 9) Ainsi la quête de la beauté n'est pas seulement contemplation de l'absolue beauté du Dieu éternel, l'amour de la Sagesse (philosophie), elle devient contemplation du mystère trinitaire, de la communion du Père, du Fils et de l'Esprit qui se manifeste à nous dans le salut opéré par le Christ. C'est cette expérience que je peux faire avec ceux qui sont impliqués auprès des grands malades et des mourants lorsque la pauvreté consentie devient ouverture à l'amour et à la tendresse de l'autre, disposition à se recevoir de Dieu, à l'image du « Christ, qui, tout Fils qu'il était a appris l'obéissance par ses souffrances et ainsi conduit à sa perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel». (Hb, 5,9)

Père Bruno CAZIN, vicaire épiscopal, président-recteur délégué de l'Université Catholique de Lille, médecin hématologue